
Les céphéides

Baptiste Gaillard

Les céphéides sont de petites variations que l'on peut contempler en silence, pour autant qu'on les remarque, de légers scintillements dans le ciel ici, ou des gonflements gigantesques au loin. Elles apparaissent comme des objets dont on peut en regard se saisir, et comme des respirations insaisissables, des mouvements leur permettant de ne pas se laisser circonscrire. Elles se soustraient, telles qu'elles se donnent, quand bien même elles se donnent.

*

J'imagine un texte qui se comporte de même, qui se réalise et s'organise de telle manière qu'il soit un objet défini, et une respiration échappant aux consciences désireuses de s'en saisir. Chacun de ses fragments fonctionnerait de cette façon, si bien qu'il ne saurait être question d'un seul mouvement, mais d'un ensemble de pulsations contraires, dans un ciel où chaque unité gonfle et puis s'éteint. La somme des scintillements changerait sans cesse, l'intensité moyenne serait instable, mais le dessin général resterait sensible, comme une forme sous-jacente, sans se manifester.

*

Bien entendu, le texte est un phénomène arrêté. Ce n'est pas une résine, dont on peut voir la forme varier à mesure qu'elle sèche. Il ne permet pas de considérer des accidents, ne fait pas de bulles, ni ne réagit bien ou mal aux mélanges. L'idée d'une respiration de texte ne se pose pas en ces termes. Une langue nette peut rendre compte de ce qui s'offre à la conscience, même si ce qui s'offre à la conscience vibre comme une céphéide. Et peu à peu elle se déforme, bien qu'elle essaie de rester instrument : elle se charge d'une part de ce qu'elle décrit, s'en imprègne, commence à le mimer. Elle aussi, en ce sens, elle bouge.

*

Le mouvement de ces astres, quand ils se gonflent et qu'ils se vident, évoque une musique pauvre, avec des singularités discrètes. Des moments fragiles de conscience s'amorcent dans l'inframince, dans cet écart qui n'en est presque pas un, où se joue quelque chose, lorsque se saisir, c'est aussi sentir échapper. L'intensité, ce n'est pas seulement ce qui vient, mais c'est encore ce qui s'en va.

*

Des formes parfois se devinent à peine, parce qu'elles se forment dans un fond qui leur ressemble, et s'effacent aussitôt qu'elles apparaissent. Un peu comme l'eau tiède qu'on ne sent presque pas, ou quand on la sent, ce n'est pas possible de savoir si c'est elle que l'on sent, ou si c'est notre propre température. Ce qu'on appelle tiède, ce n'est presque rien. Maintenir l'existence de ces formes exige la plus grande précision, de l'objectivité, mais nécessite aussi une part de spéculation, sans quoi elles s'évanouissent pour de bon, et c'est fini.

*

Pour parler d'écriture, l'évocation d'un chantier est éclairante. Des travaux entrepris en différents points ne se rejoignent pas toujours, mais permettent la création d'une pensée par échos.

*

Ce ne sont peut-être pas des objets qu'il s'agit de saisir, mais une lumière qui s'intensifie et qui diminue. Dans un cas, la pensée coule dans une absence, comme dans un creux, prenant la place de ce qui s'éteint. Dans l'autre elle ruisselle et s'échappe, chassée par la montée en puissance de ce qui vient. Ce dont l'écriture cherche à se saisir est un peu des deux à la fois, prise dans ce mouvement, céphéide.